

Philippe Delerm

Je vais passer
pour un vieux con

Et autres petites phrases
qui en disent long

Éditions du Seuil
25 bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE TRENTE EXEMPLAIRES
DONT VINGT-CINQ EXEMPLAIRES DE VENTE
ET CINQ HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.C. I À H.C. V
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE

ISBN : 978-2-02-109055-0

© Éditions du Seuil, septembre 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Je vais passer pour un vieux con

Dans la liste des précautions oratoires, celle-ci occupe une place à part. Elle n'a pas l'aspect cauteleux, gourmé, en demi-teinte de ses congénères. Elle souhaite jouer la surprise par sa forme, une vulgarité appuyée qui aurait pour mission de gommer à l'avance le pire des soupçons : une pensée réactionnaire. L'interlocuteur ne doit pas se récrier avant la remarque promise. Mais une petite réticence aux commissures des lèvres signifiant « Toi, passer pour un vieux con ! ? » semble bienvenue. Elle était espérée.

Le propos qui suit peut toucher à l'éducation des enfants, la manière de faire des cadeaux, les principes de politesse, le comportement à table, la montée et la descente dans le wagon des usagers du métro. Mais il y aura de toute manière référence à un passé jugé préférable. Dans le non-dit passe

pourtant une référence sous-entendue à une expérience quasi libertaire – oui, c’est moi qui dis ça, et pourtant tu connais mes opinions, je n’étais pas le dernier à vouloir du nouveau en mai 68. C’est peut-être alors qu’il eût été opportun de jeter dans la foulée une réflexion passéiste presque séduisante, qui serait venue délicieusement à contre-courant, en parenthèse juste vouée à cautionner une intégrité intellectuelle supérieure.

Car oui, à vingt-cinq ou trente ans, avec la séduction physique, l’écharpe au vent, la chevelure folle, on peut tenter de donner un petit coup de canif dans le politiquement correct, et même envisager de provoquer la concession, voire l’assentiment. Après, cela devient plus périlleux, et bientôt suicidaire. La seule habitude de faire précéder ses réflexions d’une précaution oratoire a déjà quelque chose de rédhibitoire. Inutile de révéler soi-même en sus le prix sur l’étiquette. On passera pour un vieux con.

Vous n'avez aucun nouveau message

Le téléphone cellulaire a changé notre façon d'attendre et de nous inquiéter. Il a bouleversé la poésie des gares, transformé l'essence des quais où nous ne connaissons plus cette bouffée de recherche anxieuse, à la descente des voyageurs, à peu près certains que si celui, celle que nous espérons avait eu un problème, nous en aurions été avertis.

Mais la technologie n'a que le pouvoir de transposer les gammes de l'émotivité, pas celui de les éradiquer. Désormais, c'est sur le silence du téléphone portable que s'est cristallisée la douleur d'espérer, quand quelqu'un ou ce que nous attendons qu'il nous dise nous manque.

Pas de sonnerie familière, aucun signe sur l'écran vide. Et comme il nous faut toujours des mots pour

confirmer nos états d'âme, le tapotage fébrile du 888 nous apporte bientôt la neutralité crispante de cette voix féminine : « vous n'avez aucun nouveau message ».

Il nous faut un peu de mauvaise foi pour trouver que cette formulation est particulièrement cruelle. En quoi la présence de messages envahissants qui ne seraient pas celui que nous attendons nous mettrait-elle du baume au cœur ?

Pourtant, la formulation négative de la phrase, et surtout la succession des trois mots aucun-nouveau-message est plus que glaciale. Elle semble dépasser son apparente objectivité, et manifester dans son excès de retenue une volonté sournoise de nous faire souffrir.

Message. Le mot est fort, porteur d'une humanité presque romantique. L'absence de message renvoie par contraste à la sécheresse clinique de notre situation expectante. Nouveau. Oui, c'est du nouveau que nous attendons, du nouveau que nous voulons expurger de cette boîte diabolique qui nous jette impudemment aux oreilles son refus de créer un autre présent, la seule chose que nous attendons d'elle.

Et puis *aucun*, surtout. Aucun nouveau message. Pas la moindre miette de communication qui daignerait glisser vers votre misérable personne. À quoi bon vous acharner ? Vous n'êtes pas plus

fort que le silence, et puisque vous tenez à ce qu'on vous le dise avec des mots, vous n'avez aucun nouveau message.

La maison n'accepte plus les chèques

Ils ont fait le maximum. Poussé la générosité jusqu'aux limites de l'inconscience. Ces derniers temps, ils n'étaient plus des restaurateurs, mais des prêteurs sans gages de convivialité bénévole. Ils ne faisaient pas les comptes. Le client est roi, tout ce qui leur importait c'était de se dévouer sans trêve, de donner du plaisir, du réconfort, du bonheur, peut-être. Mais trop c'est trop. On a usé et abusé de leur naïveté, de leur incommensurable humanité.

Il était temps. Juste avant l'étranglement, ils ont eu un sursaut. Douloureux. La défiance était si peu inscrite dans leur mode de vie, leur caractère. Ils ont pensé mettre un écriteau « La maison n'accepte pas les chèques ». C'était cruel, bien sûr. Réduire à tant d'inflexibilité des pourvoyeurs si

doux. Puis ils se sont concertés. Non, vraiment, *la maison n'accepte pas les chèques*, c'était trop injuste. Ils auraient eu l'air de pratiquer une intransigeance insupportable, d'une brutalité contre-nature.

Alors ils ont trouvé ce *plus* qui change tout. La maison n'accepte plus les chèques. C'est sur le mur. Tout en bas du menu aussi. Les clients ne peuvent ignorer cette mise en garde sibylline, qui les prend à témoin de toutes les félonies commises par leurs semblables. Ils ne sont pas censés être accusés par ce passé douloureux. Mais comment ne pas se sentir si peu que ce soit de l'autre côté, du mauvais côté, du côté qui voulait faire rendre gorge à leurs hôtes candides et spoliés ?

D'ailleurs, ce ne sont pas des individus qui n'acceptent plus les chèques. C'est la maison. La maison, ce havre chaud, cette entité protectrice, chargée d'héritité, au moins d'une volonté tutélaire, empreinte d'une dignité qui dépasse de loin les enjeux financiers. La maison, donc, a été outragée dans sa pérennité débonnaire. Elle reste ouverte, continue d'assurer son sacerdoce, héroïque et brave comme une veuve qui poursuivrait sa marche en claudiquant, écartant d'un geste magnanime tous les bras secourables. Simplement, sans se faire plaindre, qu'il lui soit

permis de suggérer un peu tout ce qu'elle a su
endurer. La maison vous fait l'honneur de ne
plus accepter les chèques.

C'est moi !¹

La vie moderne a inventé ce bonheur. C'est le revers de tous les enfermements, de toutes les mises à distance, de toutes les méfiances occasionnées par le progrès. Avant on s'avancait, on entrait dans le champ visuel de l'autre, on le voyait sourire, bien sûr. Mais plus vive est la sensation de passer par la voix, le truchement d'un haut-parleur juste à côté d'un digicode, et de lancer « C'est moi ! ». À distance du regard, plus besoin de pudeur pour dire la satisfaction profonde d'être celui, celle que l'autre attendait. On y met un élan, une fraîcheur dissipant toutes les fatigues, les mélancolies.

C'est moi. On ne sait pas toujours quel est ce moi. Il se dilue parfois dans des je hasardeux que

1. Merci, Marie D.

l'on rassemble mal. C'est peut-être pour cela aussi qu'il y a ce regain d'enthousiasme dans cette fraction de seconde jubilatoire : le haut-parleur de l'interphone prend une vacance amplifiée où l'on va faire tomber une identité soudain reconstituée, parfaite. Pas moyen de faire chuter l'inflexion de la voix sur la seconde syllabe, de signifier : ce n'est que moi. Non, le moi monte vers l'aigu, l'exclamation, une sorte d'allégresse.

C'est très humble en même temps. Il y a des milliards d'habitants sur terre, et l'on n'est moi que pour un autre, deux au plus. Mais l'intensité du plaisir vient de cette singularité fantastique, inquiétante parfois mais protectrice à ce moment. En bas de l'immeuble on jette dans la boîte à voix une bouffée de froid roborative ou bien l'haleine de l'été. On vient vers celui qui nous sait. On lui apporte un tout petit nuage d'oxygène, un infime bouleversement du quotidien. *Pas moyen de trouver une place, je n'ai fait que courir depuis ce matin.* Ça, c'est juste pour donner le change quand on aura gravi des marches, emprunté l'ascenseur. Comme pour faire oublier cette ivresse de certitude : avoir été celui qui dit : « C'est moi ! »

Tout d'abord, bonjour !

On croyait avoir pris toutes les précautions d'usage pour s'adresser au vendeur, dans ce grand magasin à vocation essentiellement culturelle. Accroupi devant un rayonnage de CD, il vous tournait le dos. Vous a-t-il vu venir ? On n'en jurerait pas, mais on pense que oui. On pousse la mauvaise foi jusqu'à être sûr qu'il a accentué sa concentration rangeuse au moment où il a senti que vous vous approchiez. Votre « Excusez-moi de vous déranger, mais j'aurais voulu... » était-il à ce point bredouillé que la première partie s'en est perdue, peut-être avalée par le fond sonore diffusé dans l'espace ouaté ?

Toujours est-il que sa surprise affectée, son coup de tête dubitatif dans votre direction portent déjà toutes les marques du reproche. Ainsi, vraiment, il n'y avait pas un autre vendeur disponible, en

position verticale, lui, quelqu'un que l'on n'eût pas offensé en l'arrachant à une posture physique servile et humiliante ? Son redressement pour venir à votre hauteur traduit déjà dans sa lenteur la mauvaise grâce provoquée par cet outrage. Mais quand les mots viennent à ses lèvres, c'est bien pire. L'hostilité amassée en quelques secondes par cette situation infiniment reproductible, mais dont il joue la singularité avec un indéniable talent, prend alors cette forme redoutable :

– Tout d'abord, bonjour !

Bonjour. Ah ! oui, vous êtes sans doute en faute aussi par absence de bonjour – encore qu'à la réflexion vous ne soyez pas persuadé de cette muflerie. Mais, troublé, presque déjà repentant, vous êtes désormais en position d'infériorité.

Tout d'abord, bonjour. Je suis un homme comme vous. Le rangement à croupetons est une des tâches qui me sont assignées, mais je pourrais vous donner des leçons sur les exigences de la civilité. Le pire est que le conseiller-ressource-clientèle (c'est à lui que l'on s'adresse à présent, et c'est vrai qu'on le considèrerait davantage comme un simple vendeur alors qu'il était à nos pieds) peut devenir d'une amabilité parfaitement insultante, puisqu'elle souligne moins la compétence professionnelle de ses indications qu'une qualité d'âme dont vous resterez dépourvu. Étrange scène, qui finit tout

miel tout sucre avec de votre part un « merci beaucoup monsieur » des plus soufflés, qui ne remplacera jamais l'impossible et désespérément nécessaire : « Je vous promets, je ne vous prenais pas pour un esclave ! »

J'ai habité trois ans rue Commines !

L'exclamation suit la révélation de votre adresse, rue du Pont-aux-Choux. Paris est grand, et les deux rues sont effectivement plus que voisines. L'enthousiasme suscité par cette révélation semble quand même bien surjoué. Petit détail amusant, révélateur de la nature humaine : l'enjouement est moins spectaculaire quand une personne habite réellement tout près de chez vous, et risque de vous croiser à tout moment. Mais la jovialité du rapprochement tient semble-t-il beaucoup à sa virtualité, qui n'engage rien ni personne.

Peut-être la personne concernée a-t-elle connu rue Commines un moment de son existence particulièrement heureux ? Elle vous abreuve en tout cas d'adresses de restaurants et de bistros, de librairies incontournables, dont il faudra faire

vosre miel. Elle vous donne presque un mode d'emploi de votre nouvelle vie. Pourquoi est-elle partie ? La seule évocation du nom de Pont-aux-Choux semble susciter en elle une nostalgie si attendrie – j'adore ce quartier.

Mais ne soyons pas injustement cruels. Une partie de son lyrisme semble bien sincère, et tient au plaisir toujours étonnant d'avoir ancré un territoire dans une abstraction qui nous dépasse. Paris est trop grand, trop fort, trop chargé d'Histoire et d'histoires. En disant j'habite rue du Pont-aux-Choux, vous avez cristallisé un apprivoisement d'autant plus cher qu'il est à présent révolu. Ah ! oui, c'était le temps de la rue Commines ! Je ne me le formulais pas moi-même ainsi, mais voilà que vous habitez rue du Pont-aux-Choux, et que tout se réveille, et que tout est fini, et que tout est fini parce que tout se réveille.

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2012. N° 105649 (00000)
Imprimé en France